

**Harald  
Welzer**

***Nous avons  
besoin d'un  
nouveau récit***

**traduit de l'allemand  
par Olivier Mannoni**

Le mouvement pour le développement durable et la protection climatique n'a pas d'histoire à raconter. La seule chose qu'il ait à dire, c'est que tout doit changer immédiatement pour que les choses restent telles qu'elles sont. Mais comme, de toute façon, elles ne changent pas, ce type de rhétorique ne produit strictement aucun effet. Il est donc nécessaire de raconter une nouvelle histoire sur nous-mêmes. Et sur ce que nous voulons être dans le futur.

Une histoire de ce type doit être une bonne histoire – elle doit porter sur les possibilités d'une vie plus belle, plus juste, de meilleure qualité, d'une vie que nous ne mènerions pas aux dépens des autres. Le mouvement pour le développement durable et la protection climatique utilise les arguments de la catastrophe : il est en permanence minuit moins cinq, il n'y a pas une minute à perdre, il faut en quelque sorte sauver le monde immédiatement – et sauver, qui plus est, le monde entier, sous peine de désastres – événements climatiques extrêmes, sécheresses, inondations, ouragans – qui plongeront l'humanité dans le malheur et la mort. En règle générale, on ne fait rien en dessous de ce seuil : il s'agit toujours du monde entier, de l'humanité entière et du sauvetage immédiat de la planète par des gens prêts à tout pour y parvenir. C'est faux et c'est idéologique. C'est faux, parce que tout cela peut certes être dit, mais ne pourra jamais être mis en œuvre. Il n'existe pas de communauté qui se sente responsable du sauvetage de la planète, et il n'y en aura pas dans un délai prévisible. C'est que le changement climatique partage justement le monde en gagnants et en perdants. Comme l'a fort bien dit Lars Clausen, le résultat sera une « *failed globalisation* » aux conséquences imprévisibles<sup>1</sup>. La prétention à sauver le monde est, en outre, idéologique : lorsqu'on vit sur les dépotoirs des mégapoles du Tiers Monde, on ne peut pas être intéressé par le sauvetage du monde. Sauver son enfant de la famine ne serait déjà pas si mal. Nous savons par ailleurs, depuis les errances totalitaires du mouvement étudiant de 1968 et des années suivantes, que l'on ne peut pas assumer ce sauvetage par délégation. Protéger verbalement, depuis la zone de confort, d'autres que soi contre la misère et l'humiliation, était déjà idéologique à l'époque et l'est d'autant plus aujourd'hui – nous savons bien que leur misère est le revers de notre confort, et ce à tout point de vue.

Cela mis à part, le discours qui porte sur le sauvetage du monde n'est pas seulement arrogant : il est aussi totalement incapable de donner aux hommes des motifs qui les inciteraient ne serait-ce qu'à se *préoccuper* du monde. Lorsque vous savez, d'emblée, que quelque chose n'est pas en votre pouvoir, vous n'avez pas non plus de motivation psychologique pour essayer même de le mettre en œuvre. La mutation ne s'opère jamais sur fond de scénarios catastrophe ; il lui faut un objectif positif – et par-dessus le marché un objectif qu'on puisse mettre en relation avec sa propre identité et la personne que l'on aimerait être. Personne ne sauve quoi que ce soit de manière abstraite, on ne sauve jamais que concrètement. Ce pour quoi l'on est prêt à s'engager doit être susceptible d'être nommément désigné et touché du doigt. Le changement climatique, le CO2 et tout ce déploiement apocalyptique sur fond de sciences de la nature ne s'y prêtent pas. Il faut en revanche des objectifs positifs, concrets, liés à la vie réelle : quelque chose comme une ville sans voitures, un système éducatif où l'on s'amuse à apprendre, des formes

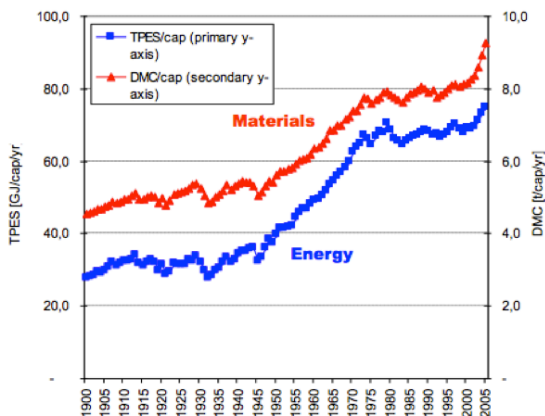
1. (Clausen, 2010, p. 102)

de communautés qui ne se satisfont pas de la consommation pour définir le sens des choses et leur signification. Tout cela serait souhaitable, même s'il n'était pas question de changement climatique.

Quand on veut développer des stratégies pour une vie meilleure, il faut aussi vérifier la base sur laquelle on peut construire, et ce à quoi l'on peut renoncer à l'avenir sans se trouver dans le besoin. Le système qui s'est d'abord installé dans l'Ouest de l'Europe et en Amérique du Nord, celui d'une économie capitaliste reposant sur l'utilisation des énergies fossiles et sur son pendant, l'augmentation constante de la productivité et de la valeur ajoutée, n'a pas seulement causé de sérieux dommages à l'écosystème, mais aussi permis de gigantesques progrès de civilisation, sans précédent historique : l'éducation pour tous, les services de santé, la garantie d'avoir des moyens d'existence, l'état de droit, la démocratie, la prospérité — autant de conquêtes impensables dans les sociétés prémodernes. On ne voudra pas non plus y renoncer dans le futur. Mais on aura besoin pour cela d'une tout autre base. Car cette machine à civilisation qui a exploité l'énergie fossile pour permettre de tels progrès sociaux n'a pendant très longtemps approvisionné qu'une toute petite partie du monde. Le grand reste de la planète était pour elle un réservoir dans lequel on pouvait puiser toutes sortes de combustibles destinés à satisfaire tous les besoins de ce modèle de civilisation. Cette époque-là est révolue.

Les dommages que ce modèle pouvait causer au système géologique et climatique étaient déjà immenses du temps où il était encore réservé à une partie du monde. Tel n'est plus le cas aujourd'hui : ce modèle s'est globalisé. Dès lors que de nos jours, ce n'est plus seulement la plus petite fraction, mais la très grande majorité des sociétés mondiales qui fonctionne selon le principe de la surexploitation illimitée des ressources, le pillage et la pollution du monde suivront une courbe exponentielle. Une économie mondiale de croissance détruira en un temps record le socle sur lequel elle est construite.

La phase de la plus haute consommation de matériaux et de la plus haute augmentation des émissions se situe bien après les débuts de l'industrialisation : elle n'a véritablement débuté que dans l'après-guerre et a libéré toute sa puissance de destruction après la chute du bloc de l'Est et la montée des pays dits « émergents » — c'est-à-dire dans la transformation d'un ordre du monde bipolaire en un ordre du monde multipolaire. La vitesse de cette destruction augmente à chaque année qui passe.



Consommation de matériau par tête, comparée à la consommation d'énergie.  
Source : Krausmann et al., 2009.

## L'art de vivre et de survivre

Un futur art de vivre et de survivre ne pourra avoir qu'un seul but : maintenir le niveau de civilisation atteint dans le domaine de l'éducation, de la santé, de la sécurité, de l'égalité, de l'État de droit, tout en réduisant de manière radicale la consommation des ressources. Le paradigme, c'est l'art de la *cultivation*<sup>2</sup>, pas la croissance. Pour l'heure, on parle volontiers d'une « croissance qualitative », qui pourrait être obtenue par le biais d'un « découplage » entre la consommation de matériaux et le produit intérieur brut (PIB). Mais les données sur l'augmentation de la productivité de l'énergie par point de PIB sur lesquelles on se fonde ne sont sans doute pas plus que de ces gains d'efficacité que permet, depuis toujours, l'évolution technologique. Si, malgré tout, les quantités consommées et les émissions augmentent tous les ans, cela montre clairement que la croissance économique surcompense les gains d'efficacité. Si découplage il doit y avoir, il ne peut être que relatif ; en termes absolus, la consommation des ressources et les émissions continuent à augmenter en même temps que l'activité économique.

L'idée que nous puissions conserver notre style de vie antérieur tout en consommant moins de ressources est donc une fable — une fable que les Verts, hélas, racontent eux aussi. Sur les planches illustrées qui l'accompagnent, on voit des éoliennes, des voitures électriques et des supermarchés bios — une sorte de gigantesque paysage publicitaire pour plaquettes de margarine, plein d'êtres humains heureux, littéralement enflammés par l'énergie solaire, mais qui, pour le reste, s'adonnent à la même culture de la consommation, conservent la même attitude à l'égard de la mobilité et se fient aux mêmes approvisionnements techniques exogènes qu'aujourd'hui. L'utopie verte s'énonce en ces termes : « Comme aujourd'hui, mais en mieux. »

Or, si l'on veut revenir sur les évolutions néfastes qu'entraînent la culture capitaliste et, surtout, l'économie de croissance, il faut pouvoir penser une autre utopie que celle de l'industrie publicitaire : un monde capable d'affronter le futur produira moins de produits, et non plus ; il permettra moins de mobilité, et non plus ; il ne sera pas une culture de la disponibilité chronique de toute chose. Sur tous ces points, il y a une histoire entièrement nouvelle à raconter : celle d'une modernité réductive dans laquelle on manierait intelligemment les ressources tout en gagnant une nouvelle qualité de vie, du point de vue écologique et social.

---

**Olivier Mannoni** est traducteur littéraire d'auteurs comme Peter Sloterdijk, Harald Welzer, Joachim Fest, Martin Suter, Uwe Tellkamp et biographe de Günter Grass et Manès Sperber. Il est directeur de l'école de traduction du Centre National du Livre.

---

2. En allemand: *Kultivierung*, l'art de préparer le sol avant les cultures (N.d.T.).